

Après le dernier jour

Le jour de ton départ tu portais ta robe couleur de jade et tes cheveux de satin noir étaient coiffés en chignon. Tes yeux trahissaient ton inquiétude. Tes yeux ne trompent jamais. Durant ton enfance, lorsque tu étais heureuse, le noir de tes pupilles se dilatait et donnait des reflets bleus à ton regard, quand tu étais inquiète, tes sourcils assombrissaient tout ton visage.

“Tu es inquiète?” Tu t’es assise à côté de moi.

“Oui”. J’ai forcé un rire en mettant mes lunettes de soleil pour que tu ne vois pas mes larmes.

“Je te promets de ne rien faire d’idiot. Je suis bien plus sage”, j’ai essayé de te rassurer.

“Pas tant que ça. Mais tu m’as promis.”

“Je me coucherai à une heure raisonnable. Je ne piquerai pas de crises et je ne me remarierai pas. Ca va?”

“Je ne plaisante pas!”

“Alors tu veux que je me couche à l’aube et que je me remarie?”

“Je t’en prie, arrête de m’agacer. Tu ne vois pas que je suis inquiète?”

Si, je te voyais et cela me serrait le cœur. Jamais personne ne s’est inquiété d’une façon plus bouleversante pour moi. Mais toi, tu étais toujours anxieuse, depuis ta plus tendre enfance, quand j’allais chercher mon carnet de notes, lors d’une compétition ou si tu n’aimais pas l’une de mes fréquentations.

“Tu m’écriras?”. Pour un instant la désolation a fait place à l’inquiétude dans ton regard.

“Tu sais bien qu’écrire n’est pas mon fort.”

“Tu écris très bien, très bien. Tu es paresseuse, c’est tout. Si tu ne m’écris pas ...” Même si tu ne m’écris pas ce n’est pas grave. Tu feras toujours partie de mon être et moi du tien. Il y a eu tant de séparations dans notre vie. La première fois tu avais douze ans et moi quinze. Dans le chaos du départ, je n’ai même pas pleuré. Le hublot rond de l’avion c’était ton visage. Puis l’avion a tourné et je ne t’ai plus vu : alors je n’ai plus pu retenir mes sanglots.

Combien de lettres t’ai-je envoyé pendant cette année d’éloignement? Je ne me rappelle plus. Tu m’as écrit toi aussi, et comme tes lettres étaient belles. Mais tu es paresseuse. Quand j’ai commencé l’école, tu insistais toujours pour y venir avec moi. “Je deviendrai balayeur!” disais-tu alors, on se

désolait sans comprendre, “Mais oui, je ne vais pas à l’école moi!”. Enfin vint ton tour, tu te débrouillais pour que je te fasse tes problèmes de calcul et que maman t’écrive tes rédactions. Pourtant tu étais plus intelligente et bien plus douée que moi.

“Il faut que tu m’écrives.”

“J’essayerai. Mais ce qui importe c’est ce que tu m’as promis : de bien faire attention à toi, de ne pas te fatiguer, de t’arrêter de fumer ...”

“De m’arrêter de fumer? Quand est ce que je t’ai promis cela?”

“Tu fumes trop, au moins essaye de réduire un peu.”

“Mais toi aussi tu fumes beaucoup, alors toi aussi ...”

“Qu’est ce que c’est que ça? De la concurrence maintenant?”. Il n’y avait plus ni inquiétude, ni désolation dans ton regard, mais un semblant d’indignation. Tu voulais essayer de me duper pour que je promette d’arrêter de fumer. Mais comme ni tes yeux, ni le reste de ton être ne savent mentir, tu n’y as pas réussi. Il n’y a jamais eu de concurrence entre nous et tu le sais aussi bien que moi. Même si je le voulais je ne pourrais me mesurer à toi. Malgré toutes tes qualités, tu me mets toujours au dessus de toi-même, partout tu te tiens dans mon ombre pour que l’on ne voie que moi. Pourquoi être ta rivale? Pourtant si, pendant les tous premiers jours il y a eu de la concurrence. Pendant ces premiers jours où je ne te connaissais pas encore. La nounou t’appartenait et tu étais sans cesse dans le lit de maman alors que je n’étais admise dans la chambre qu’aux heures d’allaitement. Je me collais à maman et je te regardais téter. Tu avais toujours faim, tu suçais le lait goulûment avant de t’endormir sous le sein de maman. Elle disait avec satisfaction “Heureusement celle-ci à bon appétit.” Mais un peu plus tard ils ont amené Mami-Sucre pour te garder, Nounou est redevenue mienne et maman est sortie du lit. Ce fut la fin de notre rivalité.

2

J’ai dit “Mais bien sûr qu’il n’y a pas de concurrence. Écoute, j’essayerai de moins fumer. J’essayerai, d’accord?”

“Voyons voir, qu’est ce que tu m’as encore promis?”

“Mais arrête enfin, il ne nous reste plus que quelques petites heures à passer ensemble.”

Le temps a été d’une grande importance dans notre relation. Chaque moment que nous avons passé ensemble et chaque instant qui nous a séparé, ont laissé leur empreinte. C’est depuis que tu existes que le temps existe pour moi. Avant même de savoir qu’il y avait vingt quatre heures dans une journée, soixante minutes dans une heure et soixante secondes dans une minute, j’ai ressenti le temps grâce à ton existence. Quelques heures avant ta naissance,

papa m'a emmenée à son bureau pour que je ne gêne personne à la maison. Il a essayé de m'expliquer que tu arrivais. Je n'ai rien compris. J'ai vaguement saisi qu'il y avait un bébé dans le ventre de maman - je ne savais ni pourquoi, ni comment -, et qu'il devait en sortir - ça non plus ça n'avait pas de sens : si moi j'étais dans le ventre de maman, j'y resterai. Tout ce dont je me souviens c'est le bureau de papa, le tic-tac de l'horloge et l'employé qui apportait un papier et en remportait un autre. Je me rappelle que l'employé était complètement en dehors de mon monde et de l'attente, mais que par contre le tic-tac de la pendule était, je ne sais pourquoi, un lien direct avec ton arrivée. Puis Nounou est entré. Je lui ai sauté au cou, mais contrairement à son habitude, elle m'a ignorée et s'est mise à parler avec papa. Papa a éteint une cigarette et en a allumée une autre.

“C'est fini?”. Nounou a dit oui et a baisse la tête.

“C'est encore une fille?”. Nounou est restée silencieuse, papa a ri.

“Et alors, il n'y a pas de mal.”. Je les regardais ébahie, n'ayant aucune idée de quoi ils parlaient.

Tu m'as demandé “Pourquoi tu ne dis rien?”

“Je voudrais m'excuser pour l'autre jour, mais je ne sais pas comment te demander pardon. Ca me rend triste mais je ne sais pas demander pardon. Écoute, je m'excuse.”.

“Que veux tu, après chacune de nos disputes, je m'en veux à mort.”

Nos disputes ne sont pas de vraies disputes, ce sont de mauvaises plaisanteries qui tournent mal. Tu te rappelles du jour où je t'ai versé du sel dans la bouche? C'était supposé être une plaisanterie, et dans mon monde de petite fille de six ans, je croyais qu'elle serait drôle. Tu avais trois ans. Je t'ai dis “Ferme les yeux et ouvre la bouche”. Tu as fermé les yeux très fort, si fort qu'ils ont ressemblé à mes dessins du soleil : un petit point et tout autour les rayons de tes long cils. Tu as ouvert ta bouche avidement et j'y ai déversé une pleine poignée de sel. Tu t'es mise à tousser, j'ai cru que tu t'étranglais. Quand tu t'es arrêtée, je suis aller me cacher pour pleurer. Pendant quelques temps après l'incident, je mettais sur ton passage toutes les bonnes choses que l'on me donnait ou que je chipais du garde manger. Je n'osais plus te les donner moi-même en te disant “Tiens, c'est pour toi”, j'avais peur que tu crois que c'était encore du sel.

J'ai dit “Ben, oui, qu'est ce que tu veux, je m'en veux.”

“Oh, je t’en prie, arrête tes bêtises. Ca ne te va pas du tout d’être timide. De toute manière c’était de ma faute l’autre jour.” et tu m’as souri du fond de tes yeux de velours. Exactement comme tu m’avais souri le premier jour.

Toi, tu ne sais pas de quelle époque je parle. Tu ne t’en souviens pas. Je parle du début de mon monde : du jour de ta naissance. Ta naissance est le début de mon monde parce que c’est mon premier souvenir. Après tout, le monde des hommes est-il autre chose que l’ensemble de ses souvenirs? On m’a posé sur le lit de maman. Je lui avais demandé si maintenant je pouvais lui donner des coups de pieds au ventre. Elle avait ri “Ma pauvre chérie, il a fallu que tu attends neuf mois.”. C’est maman qui m’a raconte ça plus tard, je ne m’en rappelais plus moi-même. Mais je me souviens que quand maman m’a propose de voir le bébé, je me suis collée encore plus fort contre elle. Je ne devais pas tellement avoir envi de te voir. Maman a dit “Si tu savais comme elle est belle! Elle a une petite main grande comme ça et un petit pied grand comme ça!”. Je suis devenue curieuse à propos de ta petite main grande “comme ça” et de ton petit pied grand “comme ça” et on m’a emmenée te voir. Tu dormais dans ton berceau. On ne voyait pas tes pieds et tes mains étaient fermées en poing sur la couverture. Tu fronçais des sourcils. Tu ne m’as pas du tout plu. Maman m’a proposé de te prendre dans mes bras. J’ai fais une moue en rentrant le cou dans le col de ma robe.

4

“Tu vois comme elle est belle.” a dit maman.

“Elle n’est même pas belle du tout. Pourquoi elle est rouge comme ça?”

“Ca va s’arranger, dans quelques jours elle deviendra blanche. Toi aussi tu étais comme ça quand tu es née.”

“Pas du tout, pas moi!” j’étais très fâché.

Par la suite quand j’ai grandi, j’ai tant voulu te ressembler. J’ai toujours voulu te ressembler.

Maman a ri et moi j’ai insisté “Pas moi, pas moi!”

“Ne crie pas elle va se réveiller”

Tu as bougé tes petits poings dans l’air plusieurs fois et tu as sucé ta lèvre inférieure. Maman a écarté la couverture, elle a passé sa main sous ta couche et c’est là que j’ai vu tes petits pieds doux et roses, je les ai pris dans mes mains.

“On lui fera des sandales en peau d’amande, d’accord?” a demande maman. J’ai resserre mes doigts sur tes pieds. “Et un chapeau en coquille de noix.” maman a continué.

J’ai regardé ta tête. “Elle est chauve!”

“Non, elle n’est pas chauve, elle a même beaucoup de cheveux. Les autres bébés n’ont pas un seul poil.”

J’ai demandé “Qu’est ce qu’on lui fera d’autre?”

“Mais rien, on ne lui fera rien. On lui fera des câlins et des bisous.”

Impatiente j'ai continué "Mais non, avec quoi on l'habille?"

"Ah, l'habillement. Eh, bien, voyons voir. On peut lui faire une jupe avec des pétales de tulipe." Quelques années plus tard, on t'a donné une robe de velours rouge à manches bouffantes, tu ressemblais à une rose dedans. Mais moi, elle me faisait penser à la tulipe dont on devait te faire une jupe.

J'ai demandé "Et puis après?"

"On lui fera un voile de la peau d'un oignon."

J'ai dit "Et son chapeau?"

"Quel chapeau? Ah, oui, son chapeau. Ce n'est pas grave, un jour elle mettra son chapeau, un jour elle portera son voile."

"Encore, encore!"

Maman a dit "C'est tout. Puis avec ses sandales en peau d'amande elle viendra jusqu'à ta porte: tic, tic, tic, et elle frappera toc, toc, toc." J'étais aux anges "Tic, tic, tic, toc, toc, toc, tic, toc, tic, toc, tic." Et je t'ai réveillée. Tu as ouvert tes yeux? Bien plus douce que les poupées. Et comme tu étais belle! Tu as ri, je suis sûre que tu as ri avec tes yeux de velours noir abrités par tes longs cils. J'ai eu envie de te prendre dans mes bras, mais je n'ai pas osé le demander et maman n'a plus insisté. Je suis restée plantée à côté de ton berceau, espérant te voir rire à nouveau. Mais tu

5

Je t'ai prise dans mes bras, j'ai posé ta tête sur mon épaule et je l'ai gardée là jusqu'à ce que mes larmes sèchent.

J'ai dit "Quelle imbécile, j'ai abîmé tes cheveux!"

"On s'en fiche, parle moi."

J'ai tant de choses à te dire. C'est toujours pareil quand j'ai à te parler : je ne dis que des bêtises. Je soliloque à propos de mon régime, du thé du bureau qui sent le thym, des biscuits de Monavar qui ont pris l'humidité. Dans le temps c'était la même chose. T'ai-je jamais parlé de la mort de grand-père? Du départ de maman? Non, parce que tu savais tout sans que je ne dise un mot.

Quand grand-père est mort tu avais sept ans et moi dix. Pendant plusieurs jours, je n'ai pas osé te regarder dans les yeux. C'était pire que parler. La première fois que j'ai été consciente du pouvoir de tes yeux, c'était deux ans avant la mort de grand-père: au départ de maman. Après ça, à chaque fois qu'il s'est passé quelque chose de triste, je n'ai pas osé te regarder en face. Toute la douleur des incidents se loge dans tes yeux et avec chaque regard, se dépose couche par couche sur le dos des gens et les écrase. Je ne t'ai donc ni parlé de la mort de grand-père ni du départ de maman. Au lieu de cela, j'ai radoté au sujet de la maîtresse qui faisait du favoritisme, de ma dispute avec

une amie. J'ai dit "Demande à papa la permission d'aller au cinéma". J'ai dit "Si mon pied n'avait pas glissé, j'aurais marqué un but."

Maintenant non plus, je ne parle pas de l'incident. C'est trop tôt. Ils n'ont toujours pas enlevé le fil des points de suture, j'ai encore mal et je suis faible. Je n'en parlerai peut-être jamais. Qu'est ce que je peux en dire? Que je voulais me tuer? C'est ridicule. Le suicide est un acte de grand courage et d'une grande beauté, s'il est réussi, si on n'y succombe pas, c'est ridicule. A l'instant où j'ai ouvert mes yeux, tu es apparu devant moi et tu portais cette même robe couleur de jade ...

Tu m'as dit "Parle moi."

"Tu n'as rien oublié? Tu as bien tout pris?"

Tu as brièvement fouillé dans ton sac et tu as dit "Non, non, j'ai tout. Tu as besoin de quelque chose de là-bas?"

"Des lettres"

J'ai déchiré la lettre que je t'avais écrite. La tienne, celle pour maman et celle pour papa. Je n'avais écrit que ces trois là. Il ne manquait pas un geste à l'acte. Tout cela semble tellement stupide maintenant. J'avais écrit à maman de te consoler. Et qui aurait consolé maman? Il faut dire que j'ai eu beaucoup de chance dans la vie. Non parce que je n'ai pas réussi à me tuer, mais parce que quand je voulais mourir j'étais sûre que toi et maman auriez du chagrin. Je crois que c'est cette pensée qui m'a empêchée de mourir. Maintenant j'ai envi de vivre pour toi pour maman, pour moi-même. Pourvu que la douleur cesse bientôt, que les cicatrices s'en aillent. Comme ça à ton retour je ne serai pas obligé de te raconter ce qui c'est passé, je pourrai venir à ta rencontre à l'aéroport et te faire signe de la main. Comme le jour de ton départ.

Quand tu arrives tous les hublots sont ton visage, même quand l'avion fait demi tour. Je te ferai signe de la main, facilement et sans douleur.

Tu dis "Parle moi."

“Au bureau le thé est toujours aussi dégoûtant. J’ai maigri de deux kilos. Les chaussures jaunes que tu m’as envoyées étaient exactement de la même couleur que mon sac ...”.